

Préliminaire

Jamais autant les notions reçues n'auront été remises en question, puis réaffirmées comme des certitudes, ou au contraire balayées comme des mensonges. [Robert Antelme, 2, p. 48]¹

Le détour philosophique

Cet ouvrage se présente comme un parcours organisé au cœur des récits et témoignages sur les camps nazis. On ne le lira pas comme un essai pour illustrer les révolutions et les transformations opérées par la philosophie sous l'effet de l'expérience unique d'Auschwitz, puisqu'aussi bien ces révolutions n'ont pas eu lieu. Robert Antelme écrivait en ce sens dès 1948 :

Clairement il apparaît maintenant que nous nous sommes laissés porter par l'illusion que la société ne pourrait pas assimiler, puis digérer aisément le phénomène. Or les « phénomènes » — grêle, cataclysmes naturels, à quoi certains veulent à tout prix assimiler les camps —, c'est bien ce que la société digère le plus facilement ; c'est même cela la fonction de l'oubli. [Robert Antelme, 2, p. 46]

Ce qui se nomme oubli, en ce domaine, n'est pas seulement l'effet d'un désintérêt coupable de la société dont la philosophie se ferait le relais. Il renvoie plutôt à ce mélange caractéristique d'extrême proximité et d'éloignement radical à la catastrophe qui est celui de notre condition de modernes. Les pratiques propres aux « politiques de

-
1. Remarque : Une bibliographie spécifique, à la fin de l'ouvrage, permettra d'identifier les principales références auxquelles nous recourons volontiers et que nous indiquons entre crochets dans le corps du texte. Ainsi : Robert Antelme, 2 renvoie à Robert Antelme, *Textes inédits sur l'Espèce humaine*, Gallimard, 2000. On trouvera la liste de références à la page 124.

l'Extrême » cultivent, au-delà du secret entretenu autour de leurs activités, une forme de codage et de brouillage de leur mode opératoire qui connaît l'efficace des ressources offertes par les différents dispositifs matériels, langagiers et théoriques de notre civilisation technicienne. Ce brouillage ne rend pas seulement invisible le processus concentrationnaire et exterminateur, il rend présente au cœur de nos mentalités et de notre langage post-totalitaire une contamination subtile qui perturbe les réflexes spontanés du philosophe professionnel.

La difficulté spécifique inscrite dans l'objet « Auschwitz » oblige alors à un détour par le récit et le discours du témoin. Ce cheminement sans balises dans le corpus des biographies violentées par les épreuves totalitaires du XX^e siècle entend nous prémunir contre deux écueils. Le premier est celui d'un recul de la pensée devant « l'indicible » et « l'irreprésentable ». La tétanie de nos capacités d'intellection rationnelle face à l'innomable appelle à un retour inattendu la part de religiosité refoulée en nous. La tentation d'un « arrêt sur image » et les rituels d'une mémorialisation forcenée du désastre risquent alors de prendre la place de la réflexion. L'autre écueil, tout aussi redoutable, consiste à soumettre l'espace « camp de concentration » à l'épreuve d'un certain nombre de catégories ou de théories issues du corpus philosophique classique. On verrait alors à quel point cette posture surplombante du théoricien entretient de délicates affinités avec l'ensemble des justificatifs idéologiques dont les bourreaux eux-mêmes ont excipé, pendant et après les événements, sur le « rôle » ou « la fonction » supposés de l'institution du camp. Hannah Arendt nous semble avoir bien établi le caractère précisément non fonctionnel et irrationnel du totalitarisme, et l'espace-camp doit être pensé dans cette direction, croyons-nous.

Alors seulement pourra-t-on court-circuiter les énoncés du discours de l'État totalitaire et les équivoques persistantes dans l'après-catastrophe.

Notre point de départ est que le camp n'est l'application d'aucune théorie, même folle ou nihiliste, qu'il ne se laisse pas comprendre, si ce n'est du côté des bourreaux eux-mêmes, comme réalisation utopique, mise en œuvre d'un projet de la raison ou de la déraison. Notre but n'est pas d'établir les origines intellectuelles et philosophiques de l'espace concentrationnaire et d'exciper d'œuvres ou de théories qui s'y rapporteraient. Il ne consiste pas non plus à rendre compte pour eux-mêmes et en eux-mêmes des effets que l'événement « Auschwitz » aurait induits du côté de la production philosophique. L'initiative dans le questionnement de telle pensée ou de tel auteur reviendra aux récits et à l'expérience humaine dont ils entendent témoigner, là où celle-ci requiert quelque éclairage philosophique.

En une seule occasion nous nous consacrerons, dans le chapitre intitulé « politique des camps », à analyser de manière purement interne la production théorique d'un auteur sur la question concentrationnaire : le rôle philosophique central qu'Hannah Arendt attribue à l'espace-camp dans la compréhension de notre modernité nous paraît justifier suffisamment cette focalisation exceptionnelle de notre analyse sur cette partie de son œuvre. La pensée d'Arendt, à de nombreuses reprises, nous fournira un fil conducteur et des hypothèses de travail.

Pour le reste, nous préférons reprendre plus modestement les questions et les problèmes au niveau où ils apparaissent aux narrateurs eux-mêmes. En reparcourant les chemins que dessinent les témoignages, nous voulons indiquer des recoupements, creuser éventuellement des désaccords, ou retrouver des points de jonction dans ces

désaccords eux-mêmes. Ainsi pourrions-nous durcir quelques lignes problématiques, éclaircir les zones où se trouvent ébranlées des certitudes parfois tenaces de notre monde post-totalitaire, et par là seulement, à l'occasion, remonter vers quelque paradigme philosophique.

Quelques questions centrales se dessinent alors: d'où vient cette sensation persistante des contemporains d'une saturation mentale et d'une hypertrophie mémorielle s'agissant de la question des camps et du génocide des Juifs? Quelle connaissance avons-nous de l'actualité et de l'importance du phénomène concentrationnaire? Y a-t-il quelque chose qui puisse s'appeler société concentrationnaire ou l'espace-camp dessine-t-il plutôt l'horizon d'une contre-société? Jusqu'à quel point est-il possible de nous référer à l'idée d'une radicale déshumanisation-animalisation de l'homme dans l'horizon des camps? Reste-t-il quelque chose de l'éthique ou d'une quelconque vie morale dans ce contexte inhumain? Peut-on maintenir les évidences de la psychologie humaine dans les situations de survie?

L'ensemble de ces questions nous placent devant une alternative. Soit en effet le monde concentrationnaire reste une expérience périphérique, une absurde parenthèse barbare au sein du progrès continu de la civilisation, et dans ce cas, l'on n'a rigoureusement rien à « apprendre d'Auschwitz »: le seul chemin à suivre consiste précisément à s'en détourner aussi radicalement que possible. Soit, et c'est l'hypothèse que nous adoptons, Auschwitz désigne la dimension décivilisatrice qui travaille en profondeur notre condition moderne selon des mécanismes plus ou moins invisibles. L'espace concentrationnaire serait alors un des lieux privilégiés de révélation et de synthèse de ces flux souterrains qui traversent notre temps.

L'univers concentrationnaire, la shoah

Quelques précisions sur le vocable « Auschwitz » s'imposent. Nous voulons résumer par ce nom le dispositif concentrationnaire nazi dans son ensemble, même s'il renvoie principalement aujourd'hui à la mémoire de la shoah comme entreprise d'extermination du peuple juif.

Dans notre représentation du complexe « Auschwitz » prévaut aujourd'hui l'image de Birkenau, la rampe qui pénètre à l'intérieur du camp, la sélection à l'arrivée qui envoyait directement à la chambre à gaz les convois de déportés juifs.

Nous sommes désormais prévenus contre la confusion que les contemporains de l'après-guerre faisaient entre les camps de concentration et les « camps d'extermination ». Le lien indissoluble entre le système SS et le judéocide était alors mal éclairci ainsi que la différence entre le sort réservé aux Juifs et celui des autres peuples des camps.

La question de la spécificité de la shoah a suscité trop de débats pour pouvoir être résumée dans ce moment d'introduction. Restent quelques rappels indispensables. Et pour commencer, ce fait incontournable, tardivement apparu pourtant, à la conscience des contemporains :

En prenant en compte les centres de mise à mort de Chelmno, Belzec, Sobibor, et Treblinka, et les massacres commis par les Einsatzgruppen, il faut noter que, pour l'essentiel, la shoah s'est déroulée hors du monde concentrationnaire.
[Bensoussan, p. 66]

La distinction que propose Bensoussan est celle qui sépare l'univers des camps de concentration destiné aux peuples non juifs et celui des « camps d'extermination » où a été perpétré le judéocide. D'un côté, les camps ouverts par les Allemands sur leur territoire dès les premières années du III^e Reich pour faire la chasse aux ennemis politiques

(Dachau, Buchenwald, Mathausen, etc.). De l'autre côté, les centres de mise à mort de la Pologne de l'est, où des millions d'hommes, de femmes et d'enfants sont éliminés pour le seul fait d'être nés juifs, dans le cadre d'une opération bien spécifique. Pour les uns une condamnation à la mort lente par l'épuisement ou le travail. Pour les autres une pure et simple disparition par le gaz.

La spécificité de la shoah, avant d'être un objet de débats théoriques, est un fait inscrit dans la structure des dispositifs consacrés par les SS à la déportation et l'extermination du peuple juif : à Belzec, Sobibor, Treblinka¹ (les trois centres de « l'opération Reinhardt » destinée dès le printemps 1942 à l'extermination des Juifs de Pologne) la structure-camp s'abolit, il n'y a guère d'habitat ou de baraquement, excepté celui du commando chargé de dépouiller puis d'incinérer les corps sortis de la chambre à gaz. Régulièrement, ce commando, qui en savait trop, était éliminé à son tour. Les Juifs polonais déportés à l'est n'ont pas même eu l'occasion de connaître l'expérience de la survie dans l'espace concentrationnaire, pas plus que ceux qui arrivèrent de toute l'Europe à Birkenau dans les déportations de masse qui commencent en 1942. En quelque trois ou quatre heures à peine, quatre à cinq mille personnes étaient gazées puis réduites en cendres. Les historiens de la shoah préfèrent désormais le terme de « centre de mise à mort » à celui de « camp d'extermination » qui recèle une contradiction.

Dans cet horizon, Auschwitz a un statut à part, en tant qu'il est à la fois un camp de concentration et un centre de mise à mort, à Birkenau. Et encore n'est-il pas indistinctement un centre de mise à mort pour tous les peuples ayant été

1. Nous n'incluons pas le camp de Maïdanek, près de Lublin, puisqu'il est comme Auschwitz à la fois un camp de concentration et, à partir de mars 1942, un centre de mise à mort du peuple juif.

déportés. S'il est vrai que l'ensemble des populations du camp a pu connaître la « sélection » qui les désignait pour aller à la chambre à gaz pendant leur séjour à Auschwitz, seuls les Juifs ont connu la sélection opérée par les SS dès la descente du train : 10 % d'un convoi entré dans le camp, 90 % étaient voués à l'élimination. La mort par le gaz reste la spécificité du judéocide. Les autres groupes ou les autres peuples ne l'ont connue qu'au gré des moments de surpopulation, quand les SS décidaient de se débarrasser des plus faibles.

Quelques chiffres sur la mortalité des camps¹ confirment le fossé entre le dispositif concentrationnaire au sens strict du terme et l'appareil exterminateur. À Auschwitz même où coexistent les deux structures, on compte parmi les détenus nombre de Polonais, de Tziganes, de Soviétiques et bien d'autres peuples d'Europe. Mais sur un total de morts de 1,1 million, 88 % (960 000) sont juifs, 6,5 % seulement polonais (75 000), 2 % tziganes (21 000) et 13 % soviétiques (15 000). Plus généralement, la comparaison entre un camp de concentration allemand et un centre de mise à mort parle d'elle-même : il y eut à Buchenwald 60 000 morts sur les 239 000 détenus qui y ont séjourné, ce qui représente un pourcentage de 25 %. Mais à Treblinka, Belzec ou Sobibor, le pourcentage des morts est de l'ordre de 99,95 %... Le nombre de rescapés se compte sur les doigts d'une main.

Pourtant, une chose est d'affirmer la différence ou la spécificité de la shoah par rapport à l'univers concentrationnaire, une autre est d'en établir la totale séparation. Si l'on peut parler de la shoah en laissant de côté l'univers concentrationnaire, il semble plus difficile d'évoquer l'espace-camp

1. Nous renvoyons aux tableaux établis par Joël Kotek dans le n° 7 des *Cahiers de la shoah*, Les Belles Lettres, 2003, p. 78-79. Son article s'intitule « Camps et centres d'extermination au XX^e siècle : essai de classification ».

sans aborder le problème de la shoah. Dans l'horizon de l'univers concentrationnaire, comme territoire secret du crime, il y a la shoah comme secret à l'intérieur du secret, le projet d'une extermination qui, en visant les Juifs, vise l'humanité elle-même. S'il est vrai, en effet, que dans les camps sont enfermées des populations déclarées nuisibles ou inutiles plutôt qu'ennemies, alors un lien peut se tisser entre les peuples non juifs du système concentrationnaire et le peuple juif exterminé par les SS comme le symbole même de cette humanité parasite et superfétatoire. De même, une certaine continuité peut être établie entre l'espace-camp comme dispositif furtif, rapidement monté et vite détruit, et le centre de mise à mort où s'abolit définitivement toute structure habitable.

L'objet propre du présent ouvrage est le monde des camps, il rencontre donc inévitablement la question de la shoah. Deux réalités qui renvoient au crime contre l'humanité. La spécificité du sort fait aux Juifs est d'incarner la figure paradigmatique de la victime des nazis comme humanité nuisible ou inutile. Tout rapprochement avec le sort qu'ont connu d'autres populations, dans d'autres lieux et selon d'autres méthodes, devrait se confronter à cette nouvelle figure de l'ennemi parasite.

Ces distinctions indispensables rejaillissent sur la teneur propre aux différents témoignages dont le corpus balise le chemin de notre réflexion. Dans le récit des déportés juifs rescapés d'Auschwitz, celui d'un Primo Levi ou d'un Élie Wiesel, la vie dans le camp a lieu dans l'horizon du génocide en cours. L'expérience de la mort toute proche est le contexte obsédant de leur condition de survivants, eux qui ont connu dès leur arrivée la sélection et la disparition brutale d'une partie de leur communauté, voire de leurs proches, femmes, enfants, parents. Tout autre est la condition d'un